



Conférence prononcée au CLA de l'Université de Franche Comté à Besançon, le 26 mai 2011, par Jacques Cortès, Professeur émérite, Président du GERFLINT, pour la clôture du 2ème Forum Mondial des Centres Universitaires de Langues HERACLES (Hautes Etudes et Recherches pour les Apprentissages dans les Centres de Langues de l'Enseignement Supérieur).

Je suis ici en ma qualité de Président du Groupe d'Etudes et de Recherches pour le Français langue Internationale dont le sigle GERFLINT - en tout cas j'en forme le vœu - est peut-être déjà connu de vous tous puisque nous existons depuis plus de 12 ans. C'est de lui qu'on m'a demandé de vous parler en le situant dans le courant mondialiste actuel.

Un sigle prononcé comme un mot ordinaire devient ce qu'on appelle un acronyme et c'est très important d'avoir un tel statut morphologique car la lexicalisation facilite l'entrée dans un dictionnaire, c'est-à-dire dans un répertoire national inscrit dans la longue durée. Avec un peu de chance, cet acronyme peut devenir international, surtout si l'usage lui donne la chance d'enfanter une famille nombreuse. C'est ainsi que GERFLINT semble avoir déjà sa descendance avec gerflintien et gerflintienne, et comme il suscite déjà sympathie et antipathie (les deux sentiments étant pour lui une bénédiction du ciel) il contient potentiellement toutes les dérivations et compositions lexicales possibles depuis la Gerflintomanie jusqu'à la gerflintophobie que corrige, fort heureusement, la Gerflintophilie.

Faut-il trouver un mot de la langue dont chaque lettre pourrait convenir à l'identification d'une caractéristique opérationnelle de l'institution considérée ? C'est ce que vous avez fait en toute modestie avec HERACLES qui, miraculeusement, correspond à Hautes Etudes et Recherches pour les Apprentissages dans les Centres de Langues de l'Enseignement Supérieur. C'est là un beau tour de force, tout à fait digne d'Hercule, auquel je tire mon chapeau. Le développement de l'acronyme devient alors une sorte de procédé mnémotechnique tout à fait utile. Ça marche parfois très bien. Rappelez-vous la revue REFLET (Revue des Enseignants de Français Langue Etrangère) du CREDIF et de l'Alliance Française, ou bien encore, de façon plus scientifique, le fameux Modèle SPEAKING de Hymes (Setting, Participants, Ends, Acts, Key, Instrumentalities, Normes

et Genre) qui nous a permis de faire forte impression sur nos étudiants ébahis dans nos cours sur les fonctions du langage des années 80.

Mais je crois que ce qui est important, dans GERFLINT, comme dans HERACLES, FIPF, CIEP, AUF, OIF, DGLFLF, j'en passe, c'est la finalité commune de chacune de ces institutions qui, toutes, ont vocation à travailler dans l'international sous la seule réserve que ce soit dans une diversité respectueuse des identités, donc dans la pluralité qu'implique la mondialisation sous la seule réserve que cette dernière soit conçue sur fondement humaniste pour intégrer « l'étrangeté de l'autre, sa part d'irréductible, bref, sa part d'humanité ».

Le Pouvoir de dire : finalité et moyens d'action du Gerflint

J'esquisserai donc d'abord les principales caractéristiques des valeurs fondatrices du GERFLINT. Ce que j'ai en tête, en cet instant, à propos de notre institution, c'est une définition aussi nuancée que possible de sa finalité qui mérite d'être régulièrement précisée dans la mesure où elle évolue naturellement comme celle de tout organisme en développement continu. Le mot finalité vient de *filiius*, le fils, et de *filiatio*, la filiation. Cela suffit à montrer que lorsqu'on parle de la finalité d'une institution quelconque, on englobe à la fois le passé qui engendre, le présent qui agit et la durée qui nuance, identifie, fortifie, transforme, développe et multiplie.

La finalité n'est pas une donnée immédiate. C'est une valeur que l'on cherche, même si elle émerge peu à peu d'une configuration sociale plus ou moins prévisible. D'où la fameuse formule de Pascal : « tu ne me chercherais pas si tu ne m'avais déjà trouvé »¹ exprimant fortement cette idée que toute connaissance évolue sur un terreau déjà prêt à la recevoir.

Le Gerflint, en effet, n'est pas et n'a jamais été un événement entièrement nouveau dans la mesure où il faisait partie, dès sa création, d'un ensemble de potentialités scientifiques, techniques, stratégiques, humanistes non exploitées mais d'une visibilité totale. Il suffisait de constater qu'il y avait un manque flagrant de moyens pour soutenir la recherche francophone dans le monde. Le GERFLINT va donc se contenter d'occuper un créneau connu mais plutôt délaissé.

Avec quels moyens ?

Qu'on ne s'y trompe pas : la force majeure à insuffler dans la recherche, ce n'est pas seulement celle qui tombe du ciel sous la forme de subventions (certes nécessaires mais nullement suffisantes), c'est d'abord et avant tout celle qui se trouve dans l'être humain aux prises avec ses propres besoins. La grande idée du Gerflint n'est pas d'offrir des revues clé en main, donc de faire de l'auto-publication en trompe-l'œil (comme cela se pratique dans certains laboratoires entièrement dévoués à la glorification d'un mandarin local). Non, le principe fondateur est de dire au collègue, où qu'il soit dans le monde : tu es capable de créer dans ton environnement, avec les moyens du bord, avec également notre aide si tu le souhaites, et en respectant loyalement les standards scientifiques internationaux, tes propres outils de travail dont tu seras le coordinateur autonome, entouré de l'équipe solidaire que tu auras su créer. Telle est notre idée fondamentale. Si elle est inébranlable, c'est parce que notre Groupe est une grande table ronde autour de laquelle chacun donne et reçoit en toute équité. La Terre-Patrie² rêvée par Edgar Morin, le Gerflint en est déjà l'image.

Le Droit de dire

Ce qui est surprenant dans la création du GERFLINT, c'est que l'équipe la plus pauvre du monde - car nous n'avions rien au départ et que nous sommes bien démunis encore aujourd'hui - ait eu l'idée des plus saugrenues de se rassembler autour de moi pour nous lancer, tous ensemble, dans une bataille d'Hernani échevelée qui nous a valu, aux uns comme aux autres, mais surtout à moi, les railleries et quolibets les plus divers pour cause d'incrédulité sur la faisabilité et sur la qualité scientifique de notre projet. Se comporter ainsi avec nous, c'était d'évidence reconnaître l'énormité de la tâche que nous nous sommes imposée. C'était aussi affirmer qu'elle était impossible et donc que nous trichions peut-être, que nous ne pouvions pas assumer ce que nous prétendions faire qui ne pouvait donc être que de la fausse monnaie scientifique.

Que ne nous a-t-on pas dit ?

On nous a d'abord dit qu'on n'irait pas loin. Mais le temps a passé et nous avons grandi. Sans doute étions-nous un peu faméliques, mal nourris, suspects même de toutes sortes de visées louches, mais le temps a passé encore et nous étions toujours là. Alors on a pris acte de notre présence surprenante, mais avec une sorte d'ironie teintée d'indulgence. On nous a dit que ce que nous faisons « n'était pas scientifique, pas évalué, pas reconnu par les instances officielles et on a même conseillé à nos auteurs d'aller écrire ailleurs, dans des revues plus sérieuses que les nôtres ». Nous avons donc fait indexer nos revues un peu partout et le temps a passé encore et nous sommes toujours là, reconnus, acceptés, partenaires des plus grands mais nullement à l'abri de la médisance qui est le jeu traditionnel d'un certain « petit monde universitaire » (« croqué » avec le talent que l'on sait, par le génial David Lodge³).

En tout cas, ce que je veux dire, non pour clore cette partie de mon discours, mais pour la repositionner dans le schéma évolutif qui doit être le sien, c'est que nous poursuivons notre route avec conviction. Elle est déjà longue et bien balisée mais surtout, grâce à toutes les institutions qui nous font confiance et que je remercie chaleureusement, elle est de plus en plus riche en promesses que nous aurons à cœur de tenir avec foi.

Le GERFLINT : une parole en actes

Si après avoir parlé de la finalité du Gerflint, nous cherchons à définir son action, c'est-à-dire les objectifs concrets qu'il vise dans son existence au quotidien ; si donc nous envisageons l'exercice en direct de sa relation au monde, nous découvrons, inscrit au cœur d'une crise universelle due à de multiples causes conjoncturelles, notamment économiques, que je laisserai de côté ici ; due aussi au décalage entre les moyens d'information mis à notre disposition et notre insuffisance d'utilisateurs non scientifiques, au sens dur du terme, à les maîtriser dans la communication, nous découvrons, dis-je, qu'il ne s'assigne d'autre objectif, si naïvement ambitieuse soit sa volonté, que la construction de plus en plus solide et performante d'un dispositif réticulaire de concertation scientifique planétaire (et je pèse mes mots) mis au service des chercheurs francophones en sciences humaines, quelle que soit leur localisation dans le monde. Sur ce point, je suis très fortement enclin à penser qu'il y a entre le GERFLINT et HERACLES non pas de la rivalité, ce serait parfaitement ridicule, mais une indiscutable complémentarité que, personnellement, je ne verrais que des avantages pour l'une et l'autre parties, à consolider par de bons accords.

L'offre du GERFLINT n'est pas nouvelle (on ne l'a pas attendu pour défendre la recherche francophone), mais elle a ceci de bon que, dans sa démesure même, elle provoque une levée formidable d'enthousiasme suffisante pour déclencher ce que j'appellerai volontiers un besoin d'aventure, d'exploration, de changement, de quête au sens de recherche d'un Graal communicatif, c'est-à-dire d'un itinéraire multidirectionnel permettant de rejoindre l'Autre avec un grand A, celui qu'on désigne par l'appellation d'étranger et qui est pourtant notre alter ego planétaire, de le retrouver là où il est sans omettre les régions les plus reculées du monde, les plus éloignées de la nôtre, pour construire avec lui quelque chose de concret et d'immédiatement utile.

Je disais, il y a un instant, que cette situation n'est pas nouvelle. Voici, en effet, un petit discours écrit par Gutenberg en 1455, où, très prudemment, l'inventeur de l'imprimerie clame sa volonté de transmettre la parole sacrée, mais surtout son enthousiasme pour bouleverser les vieilles méthodes, la routine, la sclérose, pour ne pas dire la narcose, ou si vous préférez, l'état de somnolence et d'engourdissement dans lequel se trouve une société, même savante, quand elle s'accroche farouchement à ses habitudes, quand elle refuse de changer, de se libérer de son obsolescence. Ecoutez Gutenberg : « Dieu souffre parce qu'une grande multitude ne peut être atteinte par la parole sacrée. La vérité est captive dans un petit nombre de manuscrits qui renferment des trésors. Brisons le sceau qui les lie, donnons des ailes à la vérité, qu'elle ne soit plus manuscrite à grands frais par des mains qui se fatiguent, mais qu'ils volent multipliés par une machine infatigable et qu'ils atteignent tous les hommes» (1455)⁴.

La communication scientifique aujourd'hui

Force de progrès et homéostasie

Rions ensemble de cette mise en parallèle hallucinée du GERFLINT et de l'imprimerie. Excusez du peu. Mais il est bon de rappeler les fondamentaux, en matière de communication, surtout s'il s'agit d'une communication planétaire à laquelle nous ne pouvons échapper puisque nous sommes désormais égarés dans ce que l'on appelle la mondialisation.

Il ne s'agit plus, aujourd'hui, de communiquer avec notre voisin de palier, avec la Dame de la poste ou avec notre collègue de la Fac ou du labo. Certes, ils sont toujours là, bien présents et toujours aussi difficiles à comprendre, mais la communication à laquelle nous sommes conviés, intersubjective, nécessite une plus grande ouverture, donc un surcroît considérable de générosité puisque, pour la pratiquer efficacement, nous devons franchir des frontières de toutes sortes à commencer par les murailles de Chine et les lignes Maginot que nous avons placées entre le reste du monde et nous.

La tendance à s'enfermer dans des certitudes qui n'ont parfois pas plus de solidité qu'une opinion est un aspect majeur du fonctionnement de l'esprit humain. C'est celui que l'on trouve, par exemple, dans toutes les querelles universitaires littéraires ou scientifiques mettant aux prises les anciens et les modernes. Dire que ces institutions sont inutiles serait toutefois une faute de stratégie et pire même, une faute de goût. Il faut une bataille (si symbolique et pacifique soit-elle) pour justifier et pérenniser une avancée philosophique. Il est donc bon qu'il y ait des forces de progrès - et très modestement le GERFLINT a vocation à être reconnu comme digne de figurer dans ce premier ensemble - mais il est souhaitable aussi, pour l'homéostasie du système, c'est-

à-dire pour la conservation d'un certain équilibre, pour sa régulation, pour éviter son emballement, que les acquis antérieurs jouent aussi leur rôle, non pas de résistance farouche et de blocage (comme c'est trop souvent le cas) mais de participation effective, donc dialogique, au processus évolutif, car, sans cette relation au passé qui nous a formés, l'évolution serait tout simplement en péril d'échec.

Toute politique de recherche fondée sur la tabula rasa est aussi dangereuse que toute volonté de s'enfermer à double tour dans les limites d'une tradition. Pas de ruée despotique dans des plans (quinquennaux ou quadriennaux) tirés sur la comète, donnant lieu à évaluations budgétaires fantaisistes pour des objectifs illusoire ; mais également, a contrario, pas de piétinements sempiternels sur des interprétations textuelles d'usages sociaux ou éthiques qui, au fil des siècles, appellent d'évidence de sérieuses remises à jour, quel qu'en soit l'auteur initial.

Que l'on soit libre penseur ou croyant, il faut faire l'hypothèse que le progrès fait partie des grands desseins dignes de l'humanité, toujours et partout⁵.

Mais le dialogue entre traditionalistes et progressistes est-il possible ?

Sans doute est-il difficile mais comme il est nécessaire, il faut bien qu'il soit possible. J'illustrerai le propos que je viens d'énoncer, en faisant référence au Pape Jean-Paul 2. Le 31 octobre 1992, il a prononcé, devant l'Académie pontificale des sciences, un très beau discours sur la réhabilitation de Galilée⁶. Je retiendrai de ce grand et difficile moment de vérité, le courage mais aussi la finesse qu'il a fallu à cet homme de foi et de culture pour faire passer, trois siècles et demi après l'inconcevable abjuration et la mort du savant, un message de conciliation entre la recherche scientifique et la spiritualité. Je le cite :

« Il y a pour l'humanité un double mode de développement. Le premier comprend la culture, la recherche scientifique et technique, c'est-à-dire tout ce qui appartient à l'horizontalité de l'homme et de la création, et qui s'accroît à un rythme impressionnant. Pour que ce développement ne demeure pas totalement extérieur à l'homme, il suppose un approfondissement concomitant de la conscience ainsi que son actualisation. Le second point de développement concerne ce qu'il y a de plus profond dans l'être humain quand, transcendant le monde et se transcendant lui-même, l'homme se tourne vers celui qui est le créateur de toute chose. Cette démarche verticale peut seule, en définitive, donner tout son sens à l'être et à l'agir de l'homme, car elle se situe entre son origine et sa fin. Dans cette double démarche horizontale et verticale, l'homme se réalise pleinement comme être spirituel et comme homo sapiens (. .). Le scientifique qui prend conscience de ce double développement et en tient compte, contribue à la restauration de l'harmonie ».

On souscrit volontiers au postulat que la recherche scientifique et technique ne peut se développer que si l'on présuppose que « le monde n'est pas un chaos mais un cosmos, c'est-à-dire qu'il y a un ordre et des lois naturelles qui se laissent appréhender et penser, et qui ont une certaine affinité avec l'esprit ». Qu'on déduise de cela « une Pensée transcendante et originelle dont toute chose porterait l'empreinte » est une potentialité qui peut admettre un traitement céleste ou terrestre dont, à moins de fanatisme imbécile, on doit pouvoir tirer, en toute bonne laïcité, une tolérance universelle. En ce qui me concerne - et il me semble que cette idée est assez largement répandue au sein du Gerflint - je crois avec Edgar Morin et avec Jacques Demorgon, non seulement en la possibilité d'un dialogue serein entre traditionalistes et modernistes, mais je suis également convaincu que toutes les raisons que les hommes peuvent avoir de se craindre

mutuellement doivent faire l'objet d'un dialogue permanent. Le Gerflint joue cette carte-là avec détermination, et la meilleure preuve que c'est une carte gagnante, nous la voyons dans cette salle.

La défense du français comme langue de communication internationale est-elle légitime ? Faut-il œuvrer pour instaurer un monolinguisme universel ou pour conforter le multilinguisme dont la défense du français serait un aspect symbolique décisif ?

Giourdina
Si ti sabir
Ti respondir
Si non sabir
Tazir, tazir
Molière ; Le bourgeois gentilhomme

L'anglais est l'avenir de la francophonie
Bernard Kouchner⁷

C'est sur l'idée d'un dialogue possible entre toutes les cultures plutôt que sur leur volonté réciproque d'extermination que nous avons construit le Gerflint. Huntington et le choc des civilisations⁸ n'ont dans notre politique qu'une place dialectique de négation. Nous pouvons nous y référer mais avec pour visée globale d'en réfuter ou d'en atténuer considérablement la portée. Un peu à la façon de Gutenberg, nous avons pensé qu'une parole, non pas sacrée, mais fraternelle devait unir la multitude des hommes, que ce qui comptait donc, ce n'était pas de transmettre telles quelles nos vérités et nos savoir-faire, mais de donner les moyens à tous de forger les outils dont ils ont besoin pour développer leurs propres idées, les adapter à leur environnement, les confronter à celles des autres, bref, comme disait Montaigne, « frotter et limer leurs cervelles contre celles d'autrui ». Ce faisant, nous aussi avons brisé le sceau qui nous liait à nos usages communautaires antérieurs, ce qui a donné des ailes à une synergie réticulaire non plus inspirée par la voix lasse de Paris ou de Sylvains-les-Moulins, mais volant de ses propres ailes à tous les horizons de la Terre-Patrie.

J'ai déjà abondamment abordé la question de la recherche en sciences humaines au GERFLINT. Par son engagement dans la théorie de la complexité, par la richesse, la régularité et la grande diversité de ses productions, par son fonctionnement réticulaire, par l'importance qu'il donne aux cultures autant qu'à la diversité des langues, et corollairement par son ouverture systémique au dialogue des langues et des cultures, par son souci de renforcer la solidarité entre les humains, par le respect qu'il a de l'identité de chacun, il représente un prototype en gestation de ce que doit être une recherche moderne qui ne saurait admettre comme un fait irréversible le rétrécissement de l'esprit humain à la pratique d'un seul idiome mondial fortement sabirisé.

Le monolinguisme universel, en matière de communication internationale, auquel nous invitent les esprits les plus distingués est, en effet, le plus diabolique des traquenards politico-économiques ayant germé dans la tête de ceux qui, pour des motifs de pur profit, cherchent à réduire la communication à de simples rapports véhiculaires de reproduction et d'imitation, donc de consommation béate.

Qu'une latinité au sommet de sa richesse et de sa puissance militaire, philosophique et scientifique ait pu romaniser la Gaule est une chose qu'on peut trouver d'autant plus

normale que lesdits « Gaulois à tête ronde » étaient un peu d'accord avec cette idée-là. Les francophones de 2011 sont d'un tout autre avis. Il ne s'agit pas pour eux d'ouvrir un nouveau chapitre de la guerre des langues. L'étude de la langue anglaise est une recommandation chaleureuse que le Gerflint fera toujours. Mais étudier une langue ne signifie pas abandonner la sienne sur les autels d'une prétendue efficacité ou nécessité pratique. En ma qualité de Président du Gerflint, j'ai le plus grand respect pour la langue anglaise que je pratique aussi mal que tout Français moyen, mais mon travail principal, avec le maintien du français comme langue de communication internationale, est de donner l'exemple d'une défense pacifique mais ferme de la diversité linguistique planétaire qui n'est pas une maladie ou un fardeau écrasant, mais un patrimoine d'une richesse infinie qu'on ne saurait gommer pour faire plaisir à ceux qui pratiquent à en mourir le culte du veau d'or et du mépris d'autrui.

Et je pense qu'en agissant ainsi, je rends service à tout le monde, y compris à l'anglais qui, à 70% au moins, est d'origine normande, donc française. On ne va tout de même pas faire toute une histoire de famille à son propre enfant d'outre-Manche et à son petit-fils d'outre Atlantique sous le mauvais prétexte qu'ils ont plus de succès que leurs papa et papy. Evidemment, si Freud n'était pas mort, une première fois en 1939, et une seconde fois, il y a quelques mois à peine, dans le livre de Michel Onfray (*Le crépuscule d'une idole*, Grasset, 2010) d'aucuns pourraient être enclins à dire que l'hypothèse œdipienne du meurtre du père, serait à l'origine de certaines agressions que connaît la langue de Molière et de Voltaire.

Restons sereins : en bon géniteur, le français doit se réjouir de leur succès et l'encourager, mais sans jamais cesser de rester soi-même car il n'est pire ridicule que de vouloir défendre ses idées dans une langue dont on maîtrise mal les usages, les subtilités, la prononciation et les implicites les plus divers, dissimulés qu'ils sont dans ces milliers d'ellipses qui font le sel et l'esprit d'une langue d'une richesse infinie. Je parle ici de la langue anglaise, bien sûr. C'est bien mal connaître cette dernière, en effet, que de dire qu'elle serait plus facile que la française. Le mythe d'une langue facile est un argument commercial qui ne peut convaincre que les illusionnistes et les amateurs d'illusions.

Ce qui ne fait pas l'ombre d'un doute, c'est qu'on assiste à une forte tendance à sabiriser la langue anglaise en la limitant à une fonction strictement véhiculaire que les vrais amoureux de la langue et de la culture anglaises récusent autant que les Anglais eux-mêmes qui s'expriment dans un tout autre registre et à un niveau infiniment plus élevé. Le sabir atlantique pratiqué aux quatre coins du monde, est un moyen de communication au rabais à visée impérialiste évidente. Ceux qui le pratiquent et le revendiquent avec ferveur n'en meurent pas pour une seule raison qui est que le ridicule ne tue plus. A partir du moment où vous entrez dans ce jeu d'une communication minimaliste, ne vous étonnez pas de voir vos facultés intellectuelles et votre pouvoir de négociation atteindre le tracé asymptotique de la débilité mentale. Vous n'êtes plus vous-même mais une sorte de semi-handicapé intellectuel placé d'autorité en situation dominée et qui n'ose plus ouvrir la bouche - de peur de ne pas être à la hauteur - pour exprimer une pensée d'autant moins profonde qu'elle peine à trouver les mots, l'esprit ou l'élégance qui convient pour persuader.

Même chose, du reste, a contrario, pour nos amis anglo-saxons qui sont dans un état de souffrance extrême quand ils consentent à articuler trois syllabes dans la langue de Molière. Il est d'usage de dire que les Francophones en général, les Français de souche en

particulier, parlent mal l'anglais. Je confirme volontiers cette assertion d'évidence, mais il faut savoir que la connaissance médiocre de l'anglais est un problème généralisable à une bonne partie de la planète. Sans parler de la boutade de Georges Bernard Shaw : « l'Angleterre et l'Amérique sont deux pays séparés par une même langue », voici deux exemples pris en Allemagne puis en Scandinavie qui me paraissent de nature à calmer un peu le jeu en matière de facilité de la langue anglaise, même envisagée sous sa dominante véhiculaire plus ou moins sabirisée :

Selon le service de la recherche pédagogique de Hanovre, il existe un décalage important dans l'apprentissage de l'anglais comme seconde langue entre le niveau qu'estiment posséder les utilisateurs et leur véritable maîtrise. Ainsi, il a été demandé à des élèves qui pratiquaient l'anglais depuis 8 à 10 ans d'estimer leur niveau de compétence : 34 % ont répondu très bien, 38 % ont répondu bien; par contre, à la suite d'un test d'évaluation on s'est rendu compte que seulement 1 % des étudiants maîtrisaient très bien l'anglais, et seulement 4 % le maîtrisaient bien⁹. Si donc je compte correctement, 95% le maîtrisaient mal. Facile la langue anglaise, allons donc !!

Dans le cadre d'une étude réalisée en 2000 et publiée dans le numéro 26-27, 2002, de *Läkartidningen*, revue spécialisée destinée aux médecins suédois, 111 médecins généralistes danois, suédois et norvégiens ont lu le même article synoptique pendant 10 minutes. La moitié l'a lu dans sa langue maternelle, l'autre moitié en anglais. Des questions étaient posées tout de suite après la lecture. En général, tous les médecins danois, norvégiens et suédois sont relativement à l'aise avec la langue anglaise grâce à l'enseignement reçu à l'école et grâce également à la télévision, au cinéma et aux chansons. De plus, leur langue est apparentée à l'anglais. Ils lisent également des ouvrages d'études en anglais, sont abonnés à des revues médicales en anglais. Dans le cadre de cette étude, les médecins avaient indiqué qu'ils comprenaient tous l'anglais. 42 % d'entre eux avaient même signalé qu'ils lisaient chaque semaine des communiqués en anglais. Cette étude a révélé que les médecins qui avaient lu le texte en anglais avaient perdu 25 % des informations par rapport au même texte lu dans leur langue maternelle ¹⁰.

Perdre 25% de l'information lue, pour des intellectuels scandinaves persuadés de leur compétence en anglais, telle est la situation terriblement inquiétante sur laquelle on s'abstient de porter tout jugement, se contentant de répéter à l'envi que les Français sont d'éternels empêcheurs de tourner en rond, qu'il faut sans cesse qu'ils ennuiant le monde avec leur « exception culturelle », qu'ils croient toujours vivre au XVIII^e siècle, qu'ils ont continuellement la nostalgie de leur passé glorieux et qu'ils ne parviennent pas à admettre qu'ils sont devenus une petite puissance etc. Tout cela contient certainement une petite part de vérité, mais procède aussi d'une analyse d'une rare légèreté.

Dans un rapport de négociation avec autrui où chacun doit défendre un point de vue qui, parfois, peut avoir une importance capitale, si, a priori, on vous désarme à 25 %, c'est comme si, dans un combat de boxe entre deux champions de force égale, on attachait une main dans le dos à l'un des combattants. Il y a là quelque chose de profondément inégalitaire qu'il convient, si courtoisement que ce soit, de refuser purement et simplement, et ce, d'autant plus qu'on inverse les rôles.

La francophonie, en général, le GERFLINT en particulier, travaillent fermement au respect de la diversité linguistique et culturelle, estimant que les langues et les cultures sont le patrimoine sacré de toute l'humanité. Le discours politique anglo-saxon est carrément aux antipodes de cette position : trois preuves, entre des milliers, que je me permets de citer, mais avec le plus grand regret car elles mettent en cause deux grands pays amis pour lesquels j'ai, personnellement, la plus grande admiration et affection :

Dans un discours prononcé aux États-Unis en 2000¹¹, Madame Margaret Thatcher liait la domination de l'anglais à la domination politique et économique des pays anglo-saxons : « Au XXI^e siècle, le pouvoir dominant est l'Amérique, le langage dominant est l'anglais, le modèle économique dominant est le capitalisme anglo-saxon ». Tout est donc très clair, circulez, il n'y a rien à voir. Est-ce faire preuve de mauvais esprit européen que de trouver ce discours inacceptable ?

David Rothkopf¹², directeur général du cabinet de conseil Kissinger Associates, écrivait, en 1997, dans *Praise of Cultural Imperialism* (« Éloge de l'impérialisme culturel ») : « Il y va de l'intérêt économique et politique des États-Unis de veiller à ce que, si le monde adopte une langue commune, ce soit l'anglais ; que, s'il s'oriente vers des normes communes en matière de télécommunications, de sécurité et de qualité, ces normes soient américaines; que, si ses différentes parties sont reliées par la télévision, la radio et la musique, les programmes soient américains; et que, si s'élaborent des valeurs communes, ce soient des valeurs dans lesquelles les Américains se reconnaissent ». Là encore, on peut légitimement trouver à redire.

Mais le sommet de la violence est atteint, en octobre 2009 par un texte du Professeur Christie Davies, étonnant brûlot contre la France et la langue française¹³, auquel je vous renvoie sur Google en me bornant à ne citer ici que les deux phrases de son introduction : « La prééminence du français est une anomalie disgracieuse honteuse. Nous devons travailler à supprimer cette langue aristocratique et obsolète, sinon nous ne parviendrons pas au rêve de créer les États Unis d'Europe ». Pour lui, donc, la France et sa langue doivent être rayées de la carte de l'Europe. Comme il s'agit d'un collègue diplômé de Cambridge et professeur émérite de l'Université de Reading, je me montrerai très confraternel à son égard, en faisant l'inférence qu'il s'agit peut-être d'une forme d'humour britannique. Dans ce cas, soyons les premiers à rire avec lui. Mais n'est-ce pas plutôt le déchirant cri d'amour blessé d'un ancien soupirant éconduit de la langue française qu'il injurie à hauteur de sa déconvenue amoureuse et intellectuelle en la traitant de vieille Dame compassée, tout en lui rendant hommage à son corps défendant en lui reconnaissant tout de même une distinction aristocratique qui ne semble pas faire partie de son propre bagage culturel de base.

Libre à quiconque de trouver les exemples que je viens de citer comme tout à fait en harmonie avec la situation actuelle, mais je pense que dans le monde où nous vivons aujourd'hui, il y a place pour plus de respect, plus d'intelligence, plus de finesse, plus d'humanisme, plus de raison aussi.

Le monolinguisme universel, n'en déplaise à ceux qui le prônent, quel que soit leur rang, est une complète aberration. Depuis la première moitié du XX^e siècle, on n'a rien dit de plus dangereux. Ce qui est navrant, c'est que cet impérialisme culturel et linguistique insolemment affiché, soit glorifié par des homo sapiens qu'on a tout lieu de considérer comme intelligents. En fait, le monolinguisme n'est rien d'autre qu'un avatar du capitalisme mondial dit libéral dans sa forme la plus tragiquement dérégulée. Ne nous perdons pas dans une dénonciation incantatoire de la mondialisation, mais tirons simplement les conséquences du fait qu'elle vient de produire une crise sans précédent dans ce que Michel Rocard appelle « un déferlement de cupidité », terminologie inspirée sans doute du livre publié en 2010 par Joseph Stiglitz, Prix Nobel 2001 d'économie, et qui caractérise lui aussi la crise de 2008 sous le titre : « Le triomphe de la cupidité »¹⁴. Si l'on ne prend pas sérieusement en compte les dangers que la cupidité fait courir à la diversité culturelle et linguistique mondiale, si l'on joue le jeu du profit immédiat et à court terme, alors on donne tête baissée dans le monolinguisme universel.

Le monde moderne, hélas, appartient corps et âme à des fournisseurs de capitaux jouant en Bourse et ne connaissant du travail que celui de leur argent. Le monde appartient aux actionnaires et aux traders. On exclut tout ce qui ne fait pas profit immédiat, tout ce qui peut retarder la consommation, tout ce qui apparaît inutile comme les langues et les cultures, entre autres, puisqu'elles freinent le clonage mondial de l'humanité sur un modèle unique. Les langues et les cultures sont donc condamnées au code restreint : l'anglo-américain pour les « affaires sérieuses », et toutes les autres langues, y compris le français, pour « la veillée des chaumières ». On en arrive ainsi à la gentille formule d'un de nos Ministres : l'anglais est l'avenir de la francophonie, et aux exercices pratiques d'une de ses collègues¹⁵ qui imposerait parfois (Canard Enchaîné dixit) à ses collaborateurs français, au cœur de Paris, de délibérer en anglais, même s'il ne se trouve pas l'ombre d'un anglo-américanophone natif dans la salle. Esprit collaborationniste évident, donc contraire à toutes les valeurs de résistance dont on se réclame volontiers.

Mais revenons du côté de la communication et rappelons que le discours (au sens sociolinguistique du terme englobant à la fois le véhiculaire - simplifié ou non - et le vernaculaire affectif, subjectif, poétique, artistique, esthétique) n'est pas seulement le reflet d'une pensée antérieure dominante, mais surtout une force de production, c'est-à-dire une force « révolutionnaire » essentielle dans la prise de pouvoir. La parole, en effet, ce n'est pas une aumône que l'on reçoit mais un pouvoir dont on s'empare et c'est bien pour cela que la puissance dominante du moment s'est très intelligemment emparée du Skeptron c'est-à-dire de l'instrument d'autorité que, dans la Grèce antique, on tendait à l'orateur, symbolisant par là le pouvoir de parler - et de parler seul - que lui conférait l'Institution.

Si l'on vous prive du droit de vous exprimer dans votre langue maternelle, c'est un peu comme si l'on vous refusait définitivement le Skeptron car c'est dans votre langue maternelle que prend vie toute votre identité comme l'exprime ce beau passage de Bakhtine¹⁶ : « dans la langue, il ne reste aucun mot, aucune forme neutre, n'appartenant à personne : toute la langue s'avère être éparpillée, transpercée d'intentions, accentuée...chaque mot sent la profession, le genre, le courant, le parti, l'œuvre particulière, l'homme particulier, la génération, l'âge, le jour et l'heure. Chaque mot sent le contexte et les contextes dans lesquels il a vécu sa vie sociale intense ».

Comme vous le voyez, le mot dit ou écrit est habité par une multiplicité de voix, pluri-accentué, explicable non pas seulement par le milieu de son origine, mais par « tous les lieux qu'il a fréquentés ». Vous priver de votre langue maternelle pour vous exprimer scientifiquement, techniquement, politiquement, diplomatiquement, économiquement, philosophiquement et vouloir vous enfermer dans le lit de Procuste d'un idiome médiocrement appris sur le tard, c'est mettre un bœuf sur votre langue pour parler, ou vous attacher une main dans le dos pour affronter Cassius Clay au sommet de son art. Voilà pourquoi, Mesdames et Messieurs, le Gerflint est un ardent défenseur du français comme langue internationale et, de façon plus générale, du plurilinguisme et du pluriculturalisme, c'est-à-dire des plus respectables et inaliénables richesses de la Terre-Patrie.

Faut-il poursuivre la guerre de cent ans ?

Dans son dernier livre, *Déjouer l'inhumain*, (L'Harmattan, 2010), Jacques Demorgon évoque l'opposition « fission/fusion ». L'Occident - mais il n'est sans doute pas le seul -

« a beaucoup usé de l'arme de la fission pour déstabiliser les sociétés plus traditionnelles tout en tentant de recréer constamment une fusion intérieure ». Le résultat en est sa déviation fréquente dans des idéologies xénophobes laissant les antagonismes devenir destructeurs et la fission appliquée à l'autre devenir meurtrière de son identité profonde. Il faut peut-être arrêter de jouer au plus malin et poser clairement que le sabotage culturel consistant à dire à autrui d'abandonner son identité et tout ce qui la fonde, donc de se fissurer de toutes parts pour devenir le clone de quelqu'un qu'on n'est pas, est une menace pour l'humanisme planétaire comme le gaz à effet de serre en est une autre pour notre environnement. Cette politique déstabilisatrice fissionnelle qu'on souhaite nous imposer, trop souvent avec la complicité de nos dirigeants, est simplement une erreur susceptible d'engendrer à terme les pires conséquences.

Mars 2001, Afghanistan : quelques fanatiques bornés détruisent à l'explosif les statues millénaires de Bamiyan. Planétaire indignation ! Que dire alors de la destruction de nos cultures et de nos langues millénaires à l'explosif de la cupidité ?

Je remercie chaleureusement l'Université de Franche Comté, l'AUF et le Forum HERACLES de m'avoir donné cette grande occasion de m'exprimer, avec mon cœur autant qu'avec mon esprit, sur tous ces sujets d'une importance capitale pour nous tous. Je remercie aussi l'auditoire de m'avoir écouté si longuement. Le GERFLINT, vous l'avez compris, n'est pas un cercle fermé mais un groupe ouvert à l'amitié et à une fraternelle collaboration. Nos revues ne demandent qu'à vous aider et à aider vos étudiants.

Notes

¹ Blaise Pascal, Pensée 736.

² Edgar Morin, *Terre-patrie*, Seuil, Paris, 1993

³ David Lodge, *Un tout petit monde*, préface d'Umberto Eco, Rivages poche/bibliothèque étrangère, 1^{ère} édition anglaise, 1984

⁴ Le rapprochement que nous faisons ici avec la diffusion de la Bible de Gutenberg est simplement destiné à montrer l'importance de la circulation des idées et des débats qu'elles doivent susciter. A cet égard, sans hypostasier le Gerflint, il est simplement possible de souligner que son rôle, si modestement que ce soit, est d'élargir les possibilités internationales de discussion entre des femmes et des hommes de toutes origines.

⁵ Il est toujours délicat de poser un problème scientifique dans une perspective englobant la spiritualité d'autrui. Mais éluder constamment la question religieuse en arrive à poser de nouvelles murailles de Chine et de nouvelles lignes Maginot entre les humains. Nous faisons l'hypothèse qu'il est possible de parler de tout sans offense.

⁶ On peut découvrir l'intégralité de ce discours en de nombreux endroits. Pour ce qui me concerne, je l'ai trouvé dans le livre que Claude Allègre a consacré à *Galilée (Si j'avais défendu Galilée)*, Plon, 2002, pp.161- 172

⁷ Les deux citations mises en exergue de cette partie de mon discours visent : la première à souligner le danger réel de sabirisation qui menace toute langue réduite à une fonction strictement véhiculaire de communication ; la seconde à rappeler un mot malheureux de Bernard Kouchner à propos de la langue anglaise qu'il verrait bien remplacer le français dans toutes les grandes négociations internationales. Dans l'ouvrage qu'il a publié récemment : *Deux ou trois choses que je sais de nous* (Robert Laffont, 2006), il déclare, par exemple, avoir été fort étonné, en 1988, en entrant pour la première fois au Gouvernement, « que l'on insistât sur l'usage obligatoire du français pour les ministres » et il écrit même, p.151 : « Après tout, même riche d'incomparables potentiels, la langue française n'est pas indispensable : la monde a bien vécu avant elle. Si elle devait céder la place, ce serait précisément à des langues mieux adaptées aux besoins réels et immédiats de ceux qui la laisseraient ». Le plus frais émoulu des linguistes, sociolinguistes ou didacticiens des langues pourrait facilement réfuter des déclarations aussi maladroitement inspirées par un pragmatisme naïf. Nous ne le ferons pas ici, nous contentant de déplorer qu'un Ministre en charge de la francophonie campe sur des positions intellectuellement, moralement et même économiquement inacceptables. Au niveau de responsabilité de Bernard Kouchner, il faut savoir jouer hardiment la carte du pays dont on a la charge. Simple question : si la langue française devait « céder la place », serait-ce un indice de modernité ou de décadence ?

⁸ *The Clash of Civilizations and the remaking of World Order*, 1996, est un essai devenu un succès mondial traduit en 39 langues, en français en 1997, dans la collection Poches de Odile Jacob, sous le titre: *Le Choc des civilisations*. Pour l'auteur, Samuel P. Huntington, les conflits présents et futurs ne sont et ne seront plus de nature idéologique mais culturelle (et principalement religieuse)

⁹ Toutes les informations rassemblées sur l'anglais dans cet article sont tirées de wikipedia à l'entrée **anglais**

¹⁰ Mêmes références que la note 15

¹¹ Mêmes références que la note 15

¹² Mêmes références que la note 15

¹³ Christie Davies : *Towards a common Language, Varsity*, n° 701, p.9. Octobre 9, 2009 (*Varsity.co.uk*). Voici, à propos de cet article, le commentaire de ffi-quebec@videotron.ca : « *L'intention du professeur Davies n'est pas innocente. Elle est consciente et éminemment politique. Davies conditionne la future génération sur les objectifs à poursuivre. Elle est la partie visible de la guerre cachée (au niveau du persiflage) que fait l'anglosphère contre tout ce qui est français. Parfois les salopards racistes s'enhardissent et disent devant un grand public ce qu'ils disent entre eux. Cela ne fait que rendre public et confirmer ce que disent discrètement nombre de gens de l'anglosphère* ». Comme on le voit, il est regrettable qu'un tel racisme trouve un écho inattendu au sein des instances dirigeantes françaises ».

¹⁴ La formule de Michel Rocard : « déferlement de cupidité » se trouve dans les débats du « Nouvel Obs » organisés en avril 2010 par Jean Daniel. Elle se trouve aussi dans le titre de l'ouvrage de Joseph Stiglitz publié également en 2010 par le prix Nobel d'économie (2002)

¹⁵ Madame Christine Lagarde, Ministre des Finances actuelle.

¹⁶ Voir note n° 1